

Sol Aparicio

Rareté de l'interprétation *

Il y a une forme de maladie contemporaine, due au psychologisme ambiant, que l'on pourrait appeler l'*interprétationnite*. Qui n'interprète pas aujourd'hui ?! Dans tout journal télévisé ou émission de radio qui se respecte, pour ne rien dire des magazines, on est sûr de trouver un ou une journaliste, quand ce n'est pas un psy de service, pour interpréter les faits et gestes des héros des divers événements du jour. Si je m'en tiens à ce qui m'apparaît, je dirais volontiers que l'analyste est peut-être aujourd'hui le seul à savoir... ne pas interpréter !

Il y va, bien sûr, de l'éthique de la psychanalyse : « Il ne faut intervenir que d'une façon sobre et de préférence efficace », disait Lacan à Rome en 1974 – lors d'une conférence de presse, précisément ! Ce pour quoi il invitait l'analyste à « savoir rester rigoureux ¹ ».

Cette rigueur, exigence d'ordre éthique et logique à la fois, ne peut venir à l'analyste que de la référence au réel : si l'éthique de la psychanalyse trouve son centre, son « point pivot », dans le réel ², la logique, telle que Lacan la définit dans les années 1970, est le savoir ou la science de ce réel. On saisit dès lors que c'est l'éthique qui appelle, qui nécessite le recours à la logique. Le lien entre les deux, sur lequel je me suis souvent interrogée, est plus précisément, et très simplement, établi par Lacan quand il écrit ceci : « Dans l'éthique qui s'inaugure de l'acte psychanalytique, [...], la logique commande, c'est sûr de ce qu'on y retrouve ses paradoxes ³. » Dans le séminaire contemporain de la rédaction de ce compte rendu de *L'Acte analytique*, il

* Intervention au séminaire École, à Paris le 14 juin 2012.

1. J. Lacan, « Conférence de presse », Rome, 29 octobre 1974, inédit.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 189.

3. *Ibid.*, p. 276-277.

relevait « une homologie entre les failles de la logique et celles de la structure du désir ».

La phrase qui fait notre titre et qui a orienté le travail de ce séminaire, « Une interprétation qui tienne compte du réel », m'avait parue d'abord opaque. Au fil des séances, pourtant, son évidence s'imposée. Une interprétation analytique ne peut être qu'une interprétation qui tienne compte du réel⁴ – quelle que soit la définition que l'on choisisse de retenir parmi celles que Lacan en a données. Celle, tardive, qui nous a surtout intéressés cette année est référée en particulier au symptôme. Là aussi, on peut en citer plus d'une dans les séminaires de 1974 à 1979. Je retiendrai celle-ci, qui situe clairement ce qu'il en est du réel pour nous : le symptôme est « la manifestation du réel à notre niveau d'êtres vivants⁵ » ; le réel, c'est « ce qui ne cesse pas de se répéter pour entraver la marche (du discours du maître)⁶ ».

C'est par là donc, par ce réel singulier dont elle tient compte, que l'interprétation analytique se distingue des autres, des interprétations que l'on peut dire « subjectivistes⁷ », qui pullulent et ne se fondent que sur la tendance invétérée chez l'humain à abonder dans le sens. C'est ce contre quoi Lacan cherchait à prémunir les analystes, en leur proposant, par exemple, dans le séminaire *...Ou pire*, de se confronter au réel mathématique, de se former à la distinction de l'Un, pour « aérer le sens » avec des éléments nouveaux. Faute de quoi, lourde d'un sens usé, l'interprétation tourne à vide.

C'est le cas des interprétations « psychothérapeutiques », travers auquel nous avons affaire lorsque nous recevons des personnes ayant subi une psychothérapie ; ça laisse des traces. Elles interprètent, et même surinterprètent, leurs propres faits et gestes. On constate alors que l'entrée en analyse, l'hystérisation qu'elle nécessite, se heurte à un obstacle, à une forme d'*obsessionnalisation*. Tout est expliqué, il semble toujours y avoir une interprétation à portée de main, mise à disposition par le discours courant (dont fait partie à l'occasion une certaine vulgate œdipienne⁸), prête-à-porter, en quelque sorte.

4. Colette Soler l'a souligné. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009.

5. J. Lacan, « Conférence de presse », 31 octobre 1974.

6. J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011.

8. ... que Lacan avait dénoncée comme idéologie en 1967. Cf. la « Proposition de 1967 sur le psychanalyste de l'École » (dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001). De l'idéologie à la vulgate... ?

Or l'interprétation analytique n'est pas du prêt-à-porter. Elle l'est si peu qu'elle « demande, pour être reçue, du travail », travail que Lacan oppose au savoir qui, lui, « est de l'ordre de la jouissance ⁹ ». Pour être reçue, l'interprétation demande du travail, à qui ? Il me semble qu'il faut d'abord et surtout répondre : à l'analyste. L'interprétation demande à l'analyste un travail que l'on pourrait comparer (je crois que Lacan l'a fait) à celui du tailleur, celui qui fait du sur-mesure.

L'idée du prêt-à-porter m'a renvoyée à l'interprétation *ready-made*, expression anglaise signifiant préfabriqué, que l'on pourrait songer à traduire par « prêt-à-porter ». Sauf que, s'agissant de l'objet *ready-made* inventé par Marcel Duchamp, il n'est en fait pas prêt-à-porter, il est plutôt prêt à prendre. Pour ce qui est de l'interprétation *ready-made*, que Lacan évoque dans « La troisième », elle se situe à l'opposé du prêt-à-porter. Évoquer le *ready-made* à propos du jeu de mots dont se sert l'interprétation analytique, c'était d'abord rappeler qu'elle trouve, qu'elle emprunte, qu'elle prend les éléments dont elle se sert dans le discours de l'analysant.

Ce n'est d'ailleurs qu'à cette condition que l'on peut concevoir que l'interprétation puisse faire limite à l'absence de dialogue. Disons-le mieux, tel que Lacan le fait, en se servant de l'équivoque, l'interprétation fait limite au pas-de-dialogue ¹⁰. Ce n'est qu'un pas. Mais suffisant pour faire bonheur de l'interprétation qui répond à la solitude du *parlêtre*, celle à laquelle le condamne « l'universel bavardage » que Mallarmé dénonçait en son temps.

On conçoit ainsi qu'il puisse y avoir des interprétations mémorables, ou que l'interprétation puisse être mémorable. Je dirais qu'une interprétation mémorable est celle qui dit, qui donne voix à la vérité qui s'énonce dans les dits de l'analysant, à son insu ; qui permet que cela se dévoile à lui. Il ne saurait donc y en avoir que très peu, car des vérités de cette sorte, il n'y en a pas à la pelle. Il me semble

9. J. Lacan, « Le savoir du psychanalyste », Entretiens de Sainte-Anne, 4 novembre 1971.

10. J. Lacan, « ...Ou pire », *Scilicet*, n° 5, p. 9 : « Pas de dialogue, ai-je dit, mais ce pas-de-dialogue a sa limite dans l'interprétation, par où s'assure comme pour le nombre le réel. Il en résulte que l'analyse renverse le précepte de : bien faire et laisser dire, au point que le bien-dire satisfasse, puisqu'il n'y a qu'à plus-en-dire que réponde le pas-assez. » Puis J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 126.

qu'elles concernent essentiellement soit le fantasme fondamental, soit l'objet auquel le sujet est identifié. Dans les deux cas, l'interprétation dit quelque chose de l'être de jouissance et ne peut que mi-dire cette vérité-là. Elle ne vaut, bien entendu, que pour celui à qui elle s'adresse, et seul l'analysant est en position de pouvoir la dire telle, mémorable.

Je reviens à l'interprétation comme *ready-made*. Lacan citait alors ¹¹ un exposé de René Tostain, prononcé la veille de « La troisième » et intitulé « Ready-made et objet a ¹² ». Je dois à Jacques Adam d'avoir pu lire le texte de cette intervention (qu'il avait cité à Cerisy l'an dernier) et voudrais m'y arrêter un instant.

Partant du regard, cause du désir de voir et de donner à voir, Tostain se proposait de « relever quelques analogies entre la pratique de la peinture et la pratique analytique ». Il rapprochait l'objet *ready-made* inventé par Marcel Duchamp en 1913 de l'objet *a*, et notait que l'entreprise de Marcel Duchamp méritait d'être qualifiée d'analytique, en ceci qu'elle a supposé une coupure dans « les avatars de la représentation », dans l'histoire de l'art donc, « une rupture irréparable dans le visible », qui réussit à « opérer un déplacement de discours ».

Parmi ces objets *ready-made* « produits » par Duchamp, nous connaissons tous les plus célèbres, la *Roue de bicyclette*, le *Porte-bouteilles* et l'*Urinoir retourné*, appelé aussi *Fontaine*. Or Duchamp avait formulé des règles précises, des consignes, pour produire ces objets qu'il appelait « objets-dards » (d, a, r, d). Ces règles, auxquelles doit s'astreindre celui qui entreprend de produire un « objet-dard », visent à réduire l'objet choisi à son statut de pur objet, à l'isoler comme pur signifiant, dénudé de toute forme d'investissement libidinal. Il fallait en effet « que l'impression esthétique soit nulle », que l'on n'éprouve « aucune sorte de délectation », que le « goût personnel » n'intervienne pas, que l'objet en question « n'intéresse pas », qu'il n'ait « aucune chance de devenir joli », ni agréable à regarder, ni laid... car « n'importe quoi finit par devenir beau à l'usage ». On saisit que le sens et les sens étaient ainsi mis en suspens. L'objectif était d'écarter « tout ce qui est du registre de la demande de sens », de « faire taire le plaisir pour que, écrit Tostain, le désir ait le champ libre ».

11. J. Lacan, « La troisième », *op. cit.*

12. R. Tostain, « Ready-made et objet a », *Lettres de l'EFF*, n° 16, *op. cit.*, p. 69-78.

Ce renvoi à l'objet *ready-made* n'était donc pas mal venu pour pointer ce sur quoi Lacan insistait alors, la visée et l'effet attendu de l'interprétation – son effet sur le symptôme tout particulièrement, puisque ce ne sont pas les formations de l'inconscient qui sont alors en cause. L'interprétation des rêves, lapsus et actes manqués est interprétation du désir, du sens du désir ou du désir qui est sens. L'enjeu est autre quand il s'agit de préciser « ce qu'il faut pour traiter le symptôme ¹³ ».

Pour ne pas nourrir le symptôme de sens, dit donc Lacan dans « La troisième », l'interprétation doit viser le jeu de mots, jouer sur l'équivoque. La question de savoir comment enfin venir à bout du symptôme est sur le métier dans les séminaires de ces années borroméennes (auxquels plusieurs de nos collègues se sont référés en détail, ce que je ne ferai pas). Je voudrais simplement relever ceci qui, dans le séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, insiste sur cette nécessaire mise en cause du sens, qui s'accroît chez Lacan au fur et à mesure qu'avance sa réflexion sur le réel du symptôme. Il s'agirait, pour les analystes, d'instituer « une pratique sans valeur », sans valeur esthétique, a-t-on envie de dire, puisqu'en articulant une fois encore l'interprétation au mot d'esprit, Lacan remarque alors, le 19 avril 1977, que le mot d'esprit n'est pas beau. Mais il faut certainement entendre dans ce « sans valeur » une pratique sans valeur de sens, sans la valeur que le sens accorde.

Il semble bien qu'éviter, se passer ou sortir du sens – « passer outre », proposait Albert Nguyên ¹⁴ – soient choses qu'on n'est pas sûrs d'atteindre. Lacan note en effet que le recours au signifiant dans l'interprétation, dont nous espérons qu'il résonne au niveau de l'inconscient, engendre du sens. La résonance, c'est, encore, du sens. C'est pourquoi il introduit à ce moment-là, s'appuyant sur sa lecture de *L'Écriture poétique chinoise* de François Cheng, l'idée d'un forçage à opérer, « le forçage par où un psychanalyste peut faire sonner autre chose que le sens ». Vous l'aurez retenu comme moi si vous avez lu

13. Et il expliquait : « Le symptôme, c'est quelque chose qui avant tout ne cesse pas de s'écrire du réel », il s'agit de « l'apprivoiser jusqu'au point où le langage en puisse faire équivoque » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, inédit, leçon du 19 avril 1977).

14. A. Nguyên, « Comptable du réel : ab-sens de l'interprétation », *Mensuel*, n° 68, Paris, EPFCL, mars 2012, p. 21-33.

cette séance du 19 avril 1977, Lacan parle alors de « ce que *pourrait* être l'interprétation analytique » – le conditionnel suggérant un « nous n'y sommes pas encore ».

Nous. On pourrait objecter à ce « nous » que chacun est au point où il en est, qu'il n'y a donc pas de « nous » qui vaille, qu'il n'y a que le pluriel des singuliers *je, tu, il, elle...* Lacan insiste pourtant, au sujet de l'interprétation, je crois bien en plus d'une occasion, sur le fait que l'analyste n'avance pas là tout seul, qu'est en jeu l'état du discours, du discours analytique. (Un analysant, pour qui trouver les mots pour dire est particulièrement difficile, me faisait part récemment de l'insistance répétitive de quelque chose qu'il éprouve au réveil. Aurais-je eu l'idée de lâcher le mot « humeur » si je n'avais pas eu à ma disposition la notion que *lalangue* a des effets qui sont affectés énigmatiques ?)

J'ai le souvenir d'avoir entendu des AE dire que l'analyse leur avait appris à parler. On peut dire aussi, car cela l'implique, que l'analyse apprend en même temps à se taire, du moment où elle met en lumière la portée, le pouvoir, l'effet et l'efficace de la parole, elle le met en lumière comme difficilement mesurable, encore moins calculable. Lacan a bien souligné la portée d'interprétation que peut avoir un silence opportun, un dire silencieux¹⁵. Cela fait partie de l'éthique dite par lui du bien-dire, qui concerne au premier chef l'analyste. Je l'ai réalisé il n'y a pas si longtemps : ce précepte, bien faire et laisser dire, que l'analyse renverse, nous dit Lacan, « au point que le bien-dire satis-fasse », ce précepte renversé s'applique à l'analyste, qui n'a pas à bien faire mais à bien dire, ce qui nous ramène au « savoir rester rigoureux » de mon début.

L'analyste a le devoir d'interpréter. Et de le faire « à bon escient¹⁶ », ce qui veut dire à la fois « selon son avis », son intime conviction, et « avec la conviction d'agir à propos ». Or ce qui paraît correspondre à la part qui est la sienne dans le faire de l'analyse, à une répartition des tâches : l'analysant associe et l'analyste interprète,

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, R.S.I.*, inédit, leçon du 11 février 1975. Séance au cours de laquelle Lacan oppose l'effet de sens réel « exigible du discours analytique » à la fascination correspondant à la plupart des effets de l'art.

16. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 636, paragraphe commenté par L. Izcovich dans ce séminaire au mois d'avril.

n'est pas si simple à établir. Je veux dire qu'il n'est pas aisé de situer précisément ce qui, dans l'interprétation, revient à l'analyste.

Car il se trouve, d'une part, que l'analysant lui aussi interprète. Non pas qu'il produise des interprétations prêtes-à-porter, mais qu'il cherche à donner sens à ses formations de l'inconscient. Attelé à la tâche analysante, il est amené à une élaboration qui comporte une interprétation de celles-ci. S'attachant, selon son style, plus ou moins au signifiant ou au sens, découpant joyeusement les mots ou tâchant de suivre religieusement le fil de chaque question apparue, l'analysant « s'engage dans le dire », glissant sur la chaîne signifiante... Lacan le souligne à l'occasion, c'est lui l'interprétant, et nous l'aidons à interpréter en fournissant un supplément de signifiant ¹⁷.

Il se trouve, d'autre part, que l'interprétation ne s'avère telle que par son effet. Toute intervention ayant un effet d'interprétation mérite d'être considérée comme telle. Mais cela ne se vérifie qu'après coup. On pourra alors dire qu'il y a eu interprétation, ou que l'interprétation a eu lieu.

Décrivant l'état d'attention flottante qui la rend possible, lors d'une séance du séminaire *Les non-dupes errent*, Lacan fait apparaître une sorte de contingence de l'interprétation (toute nécessaire qu'elle soit par ailleurs) : « Quand l'analysant émet une pensée, nous pouvons en avoir une toute autre, c'est un heureux hasard d'où jaillit un éclair ; c'est là que *peut se produire* l'interprétation ¹⁸. » Dans cet éclair qui jaillit parfois, heureux hasard ! (Comme souvent dans les indications données par Lacan au sujet des conditions de l'interprétation, il y a là un côté restrictif. Les véritables interprétations sont rares.)

Il est si vrai que l'interprétation *peut se produire* qu'il arrive même qu'elle se produise (presque) malgré l'analyste. Je l'illustrerai d'une anecdote, assez drôle, dont j'ai été témoin. Au cours d'une soirée, un analyste rendait compte de quelque chose qu'il avait maladroitement dit à un analysant alors qu'il l'accompagnait vers la sortie. Cela lui avait échappé et il s'en était mordu les doigts. Mais il avait touché juste. Celui qui animait la soirée avait la plus grande peine à lui faire accepter que c'était bel et bien une interprétation. Ce qui, si mon souvenir est bon, s'était avéré dans la suite de l'analyse.

17. J. Lacan, « Le savoir du psychanalyste », inédit, leçons du 4 mai et du 21 juin 1972.

18. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 11 juin 1974.

« Tous les coups sont permis ¹⁹ », a dit Lacan à propos du recours à l'équivoque homophonique, « pour la raison que, précisait-il, quiconque étant à leur portée sans pouvoir s'y reconnaître, ce sont eux qui nous jouent ». Les équivoques « nous jouent », elles peuvent jouer tout autant l'analysant que l'analyste !

Enfin, *last but not least*, il y a ces remarques de Lacan, aussi simples que surprenantes, qui situent l'interprétation en l'attribuant non pas à l'analyste ni à l'analysant, mais à l'inconscient. « L'inconscient a déjà procédé par interprétation ²⁰ », dit-il en 1964. Puis, en 1969 : « Le rêve est déjà en lui-même interprétation, sauvage, certes, mais interprétation ²¹. » *Déjà*. Analyste et analysant ne viennent donc qu'en second, l'un vient dire et l'autre lire ce que l'inconscient, lui, le « travailleur idéal ²² », a interprété le premier...

Alors, « que peut-on savoir du savoir inconscient ? » C'est la question proposée au travail pour le séminaire de l'an prochain, puisque cette affaire psychanalytique dans laquelle nous sommes embarqués ne se termine pas ce soir, ça continue. *Je* ne sais pas ce qu'on peut savoir du savoir inconscient. Mais je dirai, pour terminer, que l'analyste n'ayant aucune forme de maîtrise du savoir inconscient en jeu dans chaque analyse, il ne peut qu'opérer en tenant compte de ce réel-là.

19. Cf. « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, p. 48 : « Je tiens que tous les coups sont là permis pour la raison que quiconque étant à leur portée sans pouvoir s'y reconnaître, ce sont eux qui nous jouent. »

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 118.

21. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 197.

22. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1973.